

Séance n°1 / S'INFORMER ET VOIR LES PROBLÈMES

1. Introduction générale (présentation orale) [45']

- Rappeler la méthodologie et là où nous en sommes
- Donner les éléments clés du constat
- Formuler les grandes problématiques
- Mettre en évidence l'interaction entre les différentes thématiques du cycle

OUVERTURE PROBLÉMATIQUE & POINTS SAILLANTS

ÉLÉMENTS CLÉS

Constat : la finitude de la planète

- Décalage temps long des écosystèmes / temps court des sociétés de consommation
- Répercussion sur les équilibres naturels et sur les équilibres sociaux

Questions

- Sommes-nous conscients que quelque chose est abîmé dans notre relation à la terre ?
- Comment aller vers une utilisation équitable des ressources entre nations, et entre générations ?

Perspectives de solutions

- Complémentarité des différentes échelles d'action : locale, nationale, mondiale
- Nécessité, à la source, d'un véritable effort de conversion intérieure

OUVERTURE PROBLÉMATIQUE

La finitude de la planète

« Il suffit de regarder la réalité avec sincérité pour constater qu'il y a une grande détérioration de notre maison commune » (LS 61). C'est par là que commence le pape François dans *Laudato si'*, en entérinant l'existence d'un excès dans l'exploitation que nous faisons de la nature : « Cette sœur [notre maison commune, ndlr] crie en raison des dégâts que nous lui causons par l'utilisation irresponsable et par l'abus des biens que Dieu a déposé en elle. Nous avons grandi en pensant que nous étions ses propriétaires et ses dominateurs, autorisés à l'exploiter. » De fait, si les ressources de notre planète se renouvellent en permanence, l'époque actuelle semble être marquée par une décorrélation entre les rythmes lents des écosystèmes naturels et les rythmes effrénés de nos systèmes humains. À quoi cela est-il dû ? L'homme a accédé au cours de son histoire à une quantité croissante d'énergie en exploitant de plus en plus intensément les ressources naturelles. Alors qu'au Néolithique, à l'époque de l'Égypte ancienne, il ne disposait que de très peu de surplus après avoir assuré sa survie en cultivant ou en exploitant l'énergie fluviale, notre époque, depuis le XX^e siècle, avec l'exploitation des ressources fossiles et l'accès à l'électricité, met à notre

disposition une grande quantité d'énergie. Cette évolution a remodelé nos modes de vie, déplacements, manières de consommer et de produire, pour les rendre plus rapides, efficaces, faciles, mais elle est également particulièrement énergivore et polluante. De même, dans le domaine de l'alimentation, notre production agricole suit désormais un modèle intensif, répondant à un besoin alimentaire – la France était largement importatrice dans les années 60 –, à une exigence de rentabilité sur le marché concurrentiel mondial, mais aussi à une conviction ancrée chez beaucoup d'agriculteurs occidentaux, qui bénéficient de conditions climatiques favorables, d'une responsabilité de « nourrir le monde » et sa population croissante.

Ce modèle a des répercussions sur les équilibres naturels : aujourd'hui, il est responsable en France de 20 % des émissions de gaz à effet de serre, 96 % des cours d'eau français sont pollués par les pesticides (selon FNE) et le déclin de la biodiversité fait l'objet d'alertes régulières. Au-delà des chiffres alarmants, il est important de prendre conscience que tout cela a des conséquences directes pour les hommes, d'ordre social, sanitaire et politique : inégalités d'accès aux ressources entre le Nord et le Sud, enjeux géopolitiques et guerres, migrations, pandémies, etc.

Sommes-nous conscients qu'il y a ici quelque chose à réparer dans notre rapport à la Création ? Comment garantir une utilisation de nos ressources – eau, alimentation, énergie, matières premières – qui soit juste envers les différentes nations et les différentes générations ? En particulier, comment développer une agriculture respectueuse de l'environnement, qui nourrisse la planète et qui soit soutenable pour les personnes qui en vivent ? Croissance verte ou changement de paradigme ?

Autre agriculture, efficacité énergétique des bâtiments, transports « doux », nouvelles formes d'urbanisation, développement des énergies renouvelables : la crise exige une impulsion politique. Des objectifs ont été fixés à l'échelle internationale. Dans l'ensemble, les mesures prises, à l'instar de la stratégie nationale bas carbone en France, misent essentiellement sur des développements technologiques.

Mais cela ne suffira pas. Au-delà de ces stratégies qui misent sur l'efficacité énergétique et la croissance verte, le pape François nous appelle à prendre conscience de la nécessité de changer notre regard sur la Création, en un mot, à substituer à notre culture consumériste une « culture écologique ».

De fait, l'exode rural et la généralisation du mode de vie urbain qui en a découlé nous ont fait perdre notre rapport à la matière, aux vivants, à leurs milieux de vie et à leurs rythmes de renouvellement. Quel est notre rapport à la Création, quand nous ne côtoyons presque plus la nature et que nous ne sommes plus capables de nommer les êtres vivants qui nous entourent (Baptiste Morizot) ? La « clameur de la Terre », pouvons-nous encore l'entendre ? Voyons-nous la biodiversité comme une richesse dont nous faisons partie, et dont la survie est indissociable de la nôtre, ou comme un décor, une « collection d'espèces vivantes » indépendante de nous (Mahaut et Johannes Herrmann, *La vie oubliée*, Éditions Première Partie, 2018) ?

L'appel du pape François rejoint celui de nombre d'acteurs qui, à des échelles et dans des lieux variés, cherchent des alternatives au modèle dominant : l'économie circulaire, le convivialisme, le scénario négaWatt, la permaculture, le zéro déchet, etc. L'articulation de ces échelles d'action est primordiale pour construire la « culture écologique » voulue par le pape François. Quelle conversion personnelle suis-je prêt à mener vers une plus grande sobriété, par exemple dans la nature et la fréquence de mes déplacements, ma consommation de viande, dont la production est particulièrement énergivore, le gaspillage alimentaire... ? Ai-je conscience qu'il s'agit d'un changement de mode de vie, qui peut se faire au prix d'un renoncement au confort et d'efforts quotidiens ? Enfin, ai-je conscience qu'une réconciliation entre l'homme et la Création ne se fera pas sans conversion intérieure, mais qu'au contraire, une conversion personnelle à la sobriété peut contribuer à un changement de paradigme économique et à la construction collective d'alternatives au consumérisme ?

POINTS SAILLANTS

Alimentation

1. La viande

Un cas significatif dans l'évolution agro-alimentaire est celui de la viande. Notre consommation a été multipliée par 4 depuis l'entre-deux guerres avec une triple conséquence :

- Sanitaire : la viande rouge et la charcuterie sont classées « probablement cancérigènes » par l'OMS et joueraient aussi un rôle dans les maladies cardio-vasculaires ;
- Écologique : la viande est particulièrement consommatrice de ressources (il faudrait 1 500 litres d'eau pour produire un steak) et émettrice de GES (15 % des émissions mondiales). Ainsi, les 2/3 des surfaces agricoles françaises sont utilisés pour l'élevage de bétail (soit pour les pâturages soit pour les cultures d'alimentation du bétail) ;
- Éthique et sociale : la violence à l'égard des animaux est une conséquence du système technique qui implique des conditions inhumaines de vie non seulement pour les animaux mais également pour les hommes chargés de faire fonctionner ce système.

La question de la consommation de viande est sujette à débat et se cristallise souvent entre antispécisme et anthropocentrisme. Au-delà de ce dualisme, elle nous invite à réfléchir à notre rapport aux « autres manières d'être vivant » (Morizot), et au lien entre respect du vivant et qualité de notre alimentation.

Pour aller plus loin sur la viande :

- Dossier « En arche » de la revue Limite, n°10.
- Vidéos de l'association L214 Éthique & Animaux ; <https://www.l214.com/>
- viande.fr

2. Le bio, solution évidente pour nourrir les hommes sans épuiser la planète ? Limites

L'agriculture biologique garantit une agriculture respectueuse de l'environnement, en opposition à l'agriculture intensive qui repose sur l'utilisation de produits chimiques. Les méthodes de fertilisation de la terre et de protection des plantes alternatives aux produits chimiques ont l'avantage de laisser plus de marge de manœuvre aux écosystèmes pour s'équilibrer et se renouveler. En revanche, elles offrent un rendement inférieur de 25 % et sont donc difficilement soutenables économiquement pour les producteurs.

Par ailleurs, certains s'inquiètent de l'« agribashing » qu'induit la « mode du bio » et s'interroge sur sa soutenabilité à grande échelle. De fait, l'engouement pour l'agriculture biologique s'accompagne parfois d'une culpabilisation de l'agriculteur qui fait alors face à des injonctions contradictoires : alimenter une population toujours croissante et répondre aux injonctions toujours plus exigeantes d'une frange privilégiée de la population pour des produits de qualité.

Aujourd'hui, le bio se popularise jusqu'à prendre parfois la forme d'une injonction (en 2022, toutes les cantines scolaires devront compter 50 % de produits bio). Différents labels existent, avec chacun leurs niveaux d'exigence et leurs limites, si bien qu'il est parfois difficile pour le consommateur de s'y retrouver.

Pour aller plus loin sur les limites du bio :

- Sylvie BRUNEL, Plaidoyer pour nos agriculteurs, collection Dans le vif, Buchet-Chastel, 2017

3. La permaculture

La permaculture est une méthode d'agriculture qui consiste à favoriser la richesse et la complémentarité des espèces au sein d'un écosystème. En cela, elle s'oppose radicalement à la monoculture. Ainsi, la terre n'est pas considérée comme un simple substrat comme c'est le cas dans l'agriculture industrielle, mais comme une ressource vivante et vitale pour la pousse de la plante. Cela implique une intervention de l'homme extrêmement parcimonieuse.

Aujourd'hui, la permaculture se fait essentiellement à petite échelle et en vue de l'autoconsommation. À plus grande échelle, d'autres méthodes, comme le maraîchage sol vivant, reposent sur les mêmes principes.

Déchets

4. Le zéro déchet

Le développement économique, la généralisation du mode de vie urbain ont contribué à l'apparition du jetable. Appréhendée dans un premier temps comme un réel progrès et un gain en termes de confort de vie et de praticité, elle est devenue aujourd'hui une source de pollution majeure pour notre planète. En effet, la généralisation des produits dérivés du pétrole dans tous les secteurs implique une quantité dramatique de déchets non biodégradables. Si ces déchets proviennent en grande partie des pays développés, ils envahissent le reste de la planète (exportation dans pays peu développés et dans l'océan), si bien que les impacts de notre consumérisme restent invisibles à nos yeux.

La démarche zéro déchet propose d'agir concrètement au quotidien pour lutter contre cette source de pollution : fabrication de produits ménagers et cosmétiques, courses en vrac, vêtements d'occasion, compost. Dans une certaine mesure, cette démarche puise dans les modes de vie traditionnels et relève d'un bon sens oublié. Mais surtout, elle s'inspire des mécanismes naturels, selon lesquels tout est réutilisé en permanence.

Mise en place à l'échelle individuelle, elle demande du temps, de l'organisation et d'accepter de changer ses habitudes.

À la seule échelle individuelle, elle comporte évidemment des limites, surtout en milieu urbain : que faire de son compost ? Comment réduire la publicité intempestive qui envahit nos boîtes aux lettres ? Comment rendre possible l'apport de ses propres récipients dans les commerces (enjeux d'hygiène) ? Comment étendre cette démarche de la maison à son lieu de travail ?

Pour aller plus loin sur le zéro déchet :

Jérémie PICHON et Bénédicte MORET, *Famille zéro déchet. Le guide*, Thierry Souccar éditions, 2016.

Énergie

5. Les énergies vertes / négaWatt : scénario

Aujourd'hui, le mix énergétique français repose en majeure partie sur le nucléaire et les énergies fossiles. L'utilisation massive du nucléaire pose question à plusieurs points de vue : d'abord pour des raisons techniques (risque potentiel de catastrophe nucléaire et gestion des déchets) mais aussi pour des raisons politiques. En effet, le nucléaire est d'abord une solution très technocratique. Il fonctionne avec des investissements très importants sur des temps très longs et demande donc une concentration très importante du pouvoir.

En rupture avec les orientations prises dans le cadre de la stratégie nationale bas carbone, l'association négaWatt a produit un scénario qui propose de diviser la consommation d'énergie par trois en sortant des énergies fossiles et du nucléaire d'ici 2050. Pour y parvenir, c'est un changement en profondeur de nos modes de vie qui est proposé, dont les répercussions sociales ne sont pas anodines : diminution de la vitesse de déplacement, réduction de la part des maisons individuelles, priorisation des besoins essentiels, etc.

Mais si les énergies renouvelables proposent une alternative intéressante au nucléaire et aux énergies fossiles, elles posent elles aussi question. D'abord, le terme d'« énergie verte » prête à confusion. L'ADEME (Agence de l'environnement et de maîtrise de l'environnement), dans son étude sur les « offres d'électricité verte » de 2018, distingue les offres vertes « standard » des quelques offres vertes « premium » : Enercoop, Ilek, Énergie d'ici et EkWater. Dans le premier cas, les fournisseurs achètent de l'énergie qu'ils rendent « vertes » en achetant en parallèle des garanties d'origine. Dans le deuxième cas, les fournisseurs achètent directement les garanties d'origine à leurs producteurs, et, ce faisant, investissent dans le développement des énergies renouvelables. La distinction a donc toute son importance.

Par ailleurs, les énergies renouvelables suscitent souvent des critiques, notamment par leur visibilité (cf. les champs d'éoliennes). Mais c'est aussi parce qu'elles rendent visibles les immenses besoins en énergie de notre société. Enfin, elles ont un TRE (Taux de retour énergétique, énergie obtenue pour énergie dépensée) encore très faible.

Pour en savoir plus :

- Dossier « De quel bois je me chauffe », revue Limite, n°16.
- *Matthieu AUZANNEAU, Or Noir. La grande histoire du pétrole, éditions La Découverte, 2015.* • *negawatt.org*

6. Coût environnemental de la dématérialisation

Le numérique est convoqué pour réduire la consommation de papier qui déforeste la planète. Mais la prise de conscience de son coût environnemental (de sa production à son recyclage, en passant par son utilisation) émerge peu à peu. Même s'il est réducteur de limiter la réflexion à des chiffres, ces derniers sont utiles pour donner des ordres de grandeur de l'impact énergétique, largement méconnu, de notre consommation numérique.

- La production des outils numériques est particulièrement consommatrice de ressources diverses. À titre d'illustration, « à elle seule, la fabrication d'un ordinateur ne nécessite pas moins de 240 kilogrammes de combustibles fossiles, 22 kilogrammes de produits chimiques et 1,5 tonne d'eau ! », rappelle le WWF France. De même, 90 % de l'énergie consommée par un smartphone l'est pendant sa production. Guillaume Pitron alerte également sur la consommation de métaux rares et les enjeux socio-politiques qui en découlent (exploitation de travailleurs).
- Au quotidien, notre consommation d'énergie liée à l'utilisation des outils numériques est difficile à percevoir. Pourtant elle est bien réelle : envoyer vingt emails par jour pendant un an pollue autant que parcourir 1 000 km en voiture
- Enfin, d'après l'ADEME, 75 % des DEEE (Déchets d'équipement électriques et électroniques) ne sont pas recyclés. Cet effet est aggravé par l'obsolescence programmée et la course à la nouveauté qu'elle induit. Ainsi, la fin de vie du papier est beaucoup plus vertueuse que celle des outils numériques, car il est bien mieux recyclable.

Au-delà de ces chiffres, notre utilisation massive du numérique pose des questions d'ordre médical, anthropologique et social : quel est l'impact du numérique sur la santé, des plus jeunes aux plus âgés ? Quel est mon rapport aux objets qui m'entourent, à la matière ? En quoi la circulation de « données » modifie-t-elle mon rapport à la connaissance et à la culture ? En quoi les outils numériques altèrent-ils mon mode de sociabilisation ?

Pour aller plus loin sur la dématérialisation :

- <https://www.wwf.fr/champs-d'action/climat-energie/transition-energetique/energies-fossiles>

- Guillaume PITRON, La guerre des métaux rares. La face cachée de la transition énergétique et numérique, Les Liens Qui Libèrent, 2018

2. Échange en petits groupes [45'] :

- Chacun partage 2 points clés de sa lecture préalable ;
- Le groupe dégage (1) une idée forte et (2) un point à approfondir.

3. Remontée (en grand groupe) [15'] :

- Pour chaque petit groupe : un porte-parole partage les conclusions de l'échange ;
- Reprise synthétique « à chaud » par l'un des membres de l'équipe d'animation.

4. Respiration culturelle [5'] :

- En fonction des talents du groupe, offrir un angle de vue original à partir d'œuvres artistiques, littéraires, artisanales...

5. Mot de l'aumônier [10'] :

- Développer un point qui favorise la mise en mouvement spirituelle du groupe et qui contribue à la construction d'une vision d'ensemble.

6. Prière [10'] :

- Prier pour le groupe en soulignant le travail spirituel qui se joue dans cette séance n°1 : attention au réel, disponibilité intérieure, écoute mutuelle.